

---

 CHAPITRE III.

*Qui contient des faits peu vraisemblables.*

**A**PRES le départ de son mari, Fatmé alloit reprendre sa lecture, lorsqu'un vieux bramine, suivi de deux vieilles femmes, dont il se disoit consolateur, & dont il étoit le tyran, entra. Fatmé se leva, & les reçut d'un air si modeste, si recueilli, qu'il étoit impossible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux bramine l'empêchât de se prosterner devant lui, mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit si bien le cas qu'il faisoit de lui-même; il paroissoit si content de ce qu'elle faisoit pour lui, si persuadé même qu'il méritoit encore plus, qu'il me fut impossible de ne pas rire en moi-même de la sotte vanité de ce ridicule personnage.

Il étoit bien difficile qu'entre des personnes d'un si rare mérite, la conversation ne fût pas aux dépens d'autrui. Ce n'est point que les gens qui vivent dans la dissipation, ne médissent souvent; mais plus occupés des ridicules que des

vices, la médisance n'est pour eux qu'un amusement, & ils ne sont point assez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuisent quelquefois, mais ils n'ont pas toujours l'intention de nuire, ou du moins leur légèreté & le goût des plaisirs ne leur permettent, ni de la conserver long-tems, ni de songer à la mettre à profit. Cette façon aigre & pesante de parler mal des autres, & qu'on trouve si nécessaire pour les corriger, qui sans cette vue même, paroîtroit si condamnable, leur est inconnue; ils. . . . Aurez-vous bientôt fait, interrompit le sultan en colere? Ne voilà-t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore sur le tapis? Mais, Sire, répondit Amanzéi, il y a des occasions où elles sont indispensables. Et moi, je prétends, repliqua le sultan, que cela n'est pas vrai; & quand cela seroit. . . . En un mot, puisque c'est à moi qu'on fait des contes, j'entends qu'on les fasse à ma fantaisie. Divertissez-moi, & trêve, s'il vous plaît, de toutes ces morales qui ne finissent point, & me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur, mais parbleu, j'y mettrai bon ordre, & je jure, foi de sultan, que je tuerai le premier qui ose;

ra me faire une réflexion. Nous verrons a présent comment vous vous en tirerez.

En me préservant des réflexions, répondit Amanzéi, puisqu'elles n'ont pas le bonheur de plaire à votre majesté. Fort bien cela, dit le sultan : allez.

Jamais on n'est sensible au plaisir de dire mal des autres, qu'on ne le soit aussi à celui de parler bien de soi-même. Fatmé & les personnes qui étoient chez elle, avoient trop de raison de s'estimer beaucoup, pour ne pas mépriser tous ceux qui ne leur ressembloient pas. En attendant qu'on apprêtât ce qui leur étoit nécessaire pour jouer, elles commencerent une conversation qui ne démentit point leur caractère. Le vieux bramine cependant dit du bien d'une femme que Fatmé connoissoit, & l'éloge lui déplut. Entre toutes les choses contre lesquelles elle se déchaînoit, l'amour étoit ce qui lui paroissoit le plus digne de blâme. Qu'une femme aimât, eût-elle d'ailleurs les qualités les plus estimables, rien ne pouvoit la sauver de la haine de Fatmé; mais qu'elle eut les vices les plus déshonorans & les plus odieux, & qu'on ne pût pas nommer son amant, c'étoit pour elle une

personne respectable, & dont on ne pouvoit assez révéler la vertu.

La femme que le bramine louoit étoit malheureusement pour elle, dans le cas où l'on méritoit l'indignation de Fatmé. Une femme perdue, dit-elle d'un ton aigre, peut-elle mériter vos éloges? Le bramine se défendit sur ce qu'il ignoroit qu'elle eût des mœurs si condamnables, & Fatmé l'instruisit charitablement des raisons qui la lui faisoient mépriser.

Je ne doute pas, Fatmé, lui dit alors une des femmes qui étoient chez elle, que généreuse & portée au bien comme vous l'êtes, vous ne soyez infiniment sensible à ce que je vais vous apprendre. Nahami, cette Nahami dont nous avons ensemble tant déploré la perte, Nahami lassée de ses erreurs, vient tout d'un coup de quitter le monde, elle ne met plus de rouge. Hélas! s'écria Fatmé, qu'elle est louable, si ce retour est sincère! Mais, Madame, vous êtes bonne, & les personnes de votre caractère sont facilement trompées; je le sens par moi-même, quand on est né avec cette droiture de cœur, cette candeur que vous avez, on n'imagine pas que quelqu'un soit assez malheureux pour ne les avoir point. Après tout, c'est un beau défaut

que de juger trop bien des autres. Mais, pour revenir à Nahami, je ne sçaurois m'empêcher de craindre que dans le fond de l'ame, toute entiere au monde, elle n'en ait pas abjuré sincèrement les erreurs. On quitte le rouge plus aisément que les vices, & souvent on prend un air plus réservé, plus modeste, moins pour commencer à entrer dans la vertu, que pour en imposer au monde sur des dérèglements auxquels on est encore attaché.

Mon cher ami, dit Schah Baham en bâillant, cette conversation m'est mortelle; pour l'amour de moi, ne l'achevez pas. Ces gens-là m'excedent à un

point que je ne puis dire. Cela ne vous ennuie-t-il pas vous-même? En grace, faites qu'ils s'en aillent. Très-volontiers, Sire, répondit Amanzéi. Après avoir poussé sur Nahami la conversation aussi loin qu'elle put aller, on revint aux médifances générales, & j'appris, en moins d'un moment, toutes les aventures d'Agra. Ensuite on se loua, on se mit tristement au jeu, on le continua avec toute l'aigreur & toute l'avarice possible, & l'on sortit.

J'étois sur les épines, dit le sultan, vous venez de m'obliger considérablement. Me donnez-vous parole qu'ils ne

rentreront pas, ces gens-là? Oui, Sire, répondit Amanzéi. Eh bien, reprit le sultan, pour vous prouver que je sçais récompenser les services qu'on me rend, je vous fais Emir; d'ailleurs, c'est que vous brodez bien, vous travaillez avec ardeur, je crois que vous fortirez bien de votre conte, enfin..... Tout cela me fait plaisir; & puis il faut encourager le mérite.

Le nouvel Emir, après avoir rendu grâces au sultan, poursuivit ainsi. Malgré l'air affable de Fatmé, je crus m'apercevoir que la visite de ces trois personnes avoit fait sur elle le même effet que sur votre majesté, & que si elle en

eut été la maîtresse, elle auroit employé sa journée à d'autres amusemens qu'à ceux qu'elles lui avoient procurés.

Aussi-tôt qu'elles furent sorties, Fatmé se mit à rêver profondément, mais sans tristesse: ses yeux s'attendrirent, ils errerent languissamment dans le cabinet, il sembloit qu'elle desirât vivement quelque chose qu'elle n'avoit pas, ou dont elle craignoit de jouir. Enfin, elle appella à sa voix, un jeune esclave d'une figure plus fraîche qu'agréable, se présenta. Fatmé le fixant avec des yeux où

regnoit l'amour & le desir, parut cependant irrésolue & craintive. Ferme la porte, Dahis, lui dit-elle enfin, viens, nous sommes seuls, tu peux sans danger te souvenir que je t'aime, & me prouver ta tendresse.

Dahis à cet ordre, quittant l'air respectueux d'un esclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif & ardent, dévoré de desirs, ne connoissant point l'art de les satisfaire par degrés, ignorant la galanterie, ne sentant point de certaines choses, ne détaillant rien, mais s'occupant essentiellement de tout. Ce n'étoit pas un amant, & pour Fatmé, qui ne cherchoit pas l'amusement, c'étoit quelque chose de plus nécessaire. Dahis louoit grossièrement; mais le peu de finesse de ses éloges ne déplaisoit pas à Fatmé, qui, pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle inspiroit des desirs, croyoit toujours être louée assez bien.

Fatmé se dédommagea avec Dahis de la réserve avec laquelle elle s'étoit forcée avec son mari. Moins fidelle aux sévères loix de la décence, ses yeux brillèrent du feu le plus vif; elle prodigua à Dahis les noms les plus tendres,

& les plus ardentes caresses; loin de lui rien dérober de tout ce qu'elle sentoit, elle se livroit à tout son trouble. Plus tranquille, elle faisoit remarquer à Dahis toutes les beautés qu'elle lui abandonnoit, & le forçoit même à lui demander de nouvelles preuves de sa complaisance, & que de lui-même il n'auroit pas désirées.

Dahis cependant paroissoit peu touché; ses yeux s'arrétoient stupidement sur les objets que la facile Fatmé lui présentait, c'étoit machinalement qu'ils faisoient impression sur lui, son ame grossiere ne sentoit rien, le plaisir ne pénéroit même pas jusqu'à elle, pourtant Fatmé étoit contente. Le silence de Dahis & sa stupidité ne choquoient point son amour-propre, & elle avoit de trop bonnes raisons pour croire qu'il étoit sensible à ses charmes, pour ne pas préférer son air indifférent aux éloges les plus outrés, & aux plus fougueux transports d'un petit-maître.

Fatmé, en s'abandonnant aux desirs de Dahis, annonçoit assez qu'elle avoit aussi peu de délicatesse que de vertu, & n'exigeoit pas de lui cette vivacité dans les transports, ces tendres riens que la finesse de l'ame & la politesse des ma-

nieres rend supérieurs aux plaisirs, ou qui, pour mieux dire, les font eux-mêmes.

Dahis sortit enfin après avoir bâillé plus d'une fois. Il étoit du nombre de ces personnes malheureuses, qui ne pensant jamais rien, n'ont jamais aussi rien à dire, & qui sont meilleurs à occuper qu'à entendre.

Quelque idée que les amusemens de Fatmé m'eussent donnée d'elle, j'avouerai qu'après la retraite de Dahis, je crus que ne lui restant plus rien sur quoi elle pût méditer dans ce cabinet, elle en sortiroit bientôt, je me trompois : c'étoit sur ce genre de méditation, une femme infatigable. Il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit toute aux réflexions dont Dahis lui avoit fourni si ample matière, lorsqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

Un bramane sérieux, mais jeune, frais, & avec une de ces physionomies dont l'air composé ne détruit pas la vivacité, entra dans le cabinet. Malgré son habit de bramane, peu-fait pour les grâces, il étoit aisé de remarquer qu'il étoit tourné de façon à donner des idées à plus d'une prude, aussi étoit-il le bramane d'Agra le plus recherché, le plus conso-

lant & le plus employé. Il parloit si bien, disoit-on, c'étoit avec tant de douceur qu'il insinuoit dans les âmes le goût de la vertu; le moyen sans lui de ne pas s'égarer! Voilà ce qu'en public on disoit de lui; on verra bientôt sur quoi en particulier on lui devoit des éloges, & si ceux qu'on lui donnoit le plus haut étoient ceux qu'il méritoit le mieux.

Cet heureux bramane s'approcha de Fatmé d'une air doucereux & empesé, plus fade que galant. Ce n'étoit pas qu'il ne cherchât des airs légers, mais il copioit mal ceux qu'il prenoit pour modèles, & le bramane perçoit au travers du masque qu'il empruntoit.

Reine des cœurs, dit-il à Fatmé, en minaudant, vous êtes aujourd'hui plus belle que les êtres heureux destinés au service de Brama. Vous élevez mon âme à un extase qui a quelque chose de céleste, & que je voudrois bien vous voir partager. Fatmé, d'un air languissant, lui répondit sur le même ton, & le bramane n'en changeant point, il s'établit entre eux une conversation fort tendre, mais où l'amour parloit une langue bien étrangère, & en apparence bien peu faite pour lui. Sans leurs actions, je doute que j'eusse jamais compris leurs discours.

Fatmé, qui naturellement faisoit assez peu de cas de l'éloquence, & qui, quoi qu'elle en dît, n'estimoit pas beaucoup celle du bramine même, fut la première à s'ennuyer du sentiment. Le bramine, à qui il ne plaisoit pas plus qu'à elle, le quitta bientôt aussi, & cette conversation si fade, si douceuse, finit comme celle de Dahis avoit commencé.

Il est vrai cependant que Fatmé, en faisant les mêmes choses, étoit plus soigneuse des dehors. Elle vouloit & paroître délicate, & que le bramine pût croire qu'elle ne cédoit qu'à l'amour.

Le bramine, qui pour le caractère & la figure ressembloit assez à Dahis, ne lui fut inférieur en rien, & mérita tous les complimens que lui prodiguoit sans cesse la complaisante Fatmé. Après qu'ils eurent donné à leur tendresse ce qu'elle avoit exigé d'eux, ils tournerent la vertu en ridicule, s'entretinrent ensemble du plaisir qu'il y a à tromper les autres, & se firent mutuellement des leçons d'hypocrisie. Ces deux odieuses personnes se séparèrent enfin; Fatmé alla désespérer son mari, & faire parade de ses mortifications.

Pendant que je fus chez elle, je ne lui connus point d'autres façons d'amuser

ses loifirs que celles que j'ai racontées à votre toujours auguste Majesté.

Fatmé, toute prudente qu'elle étoit, s'oublioit quelquefois. Un jour que seule avec son bramine, elle se livroit à ses transports, son mari que le hasard conduisit à la porte du cabinet, entendit des soupirs & de certains termes qui l'étonnerent. Les occupations publiques de Fatmé laissoient si peu imaginer ses amusemens particuliers, que je doute que son mari devinât d'abord de qui partoient les soupirs & les étranges paroles qui venoient de frapper ses oreilles.

Soit enfin qu'il crut reconnoître la voix de Fatmé, soit que la curiosité seule lui fit désirer de s'éclaircir de cette aventure, il voulut entrer dans le cabinet. Malheureusement pour Fatmé, la porte n'étoit pas bien fermée, & il l'enfonça d'un seul coup.

Le spectacle qui frappa ses yeux, le surprit au point que sa fureur demeurant suspendue, il sembla pendant quelques instans douter de ce qu'il voyoit, & ne sçavoir à quoi se déterminer. Perfides! s'écria-t-il enfin, recevez le châtement dû à vos vices & à votre hypocrisie.

A ces mots, sans écouter ni Fatmé ni le bramine qui s'étoient précipités à ses pieds, il les fit expirer sous ses coups. Quelqu'affreux que fut ce spectacle, il ne me toucha pas. Ils avoient tous deux trop mérité la mort pour qu'ils pussent être plaints, & je fus charmé qu'une aussi terrible catastrophe apprît à tout Agra ce qu'avoient été deux personnes qu'on y avoit si long-tems regardées comme des modes de vertu.

---

#### CHAPITRE IV.

*Où l'on verra des choses qu'il se pourroit bien qu'on n'eût pas prévues.*

**A**PRÈS la mort de Fatmé, mon ame prit son essor, & vola dans un palais voisin, où tout me parut à peu près réglé comme dans celui que j'abandonnois. Dans le fond pourtant, on y pensoit d'une façon bien différente.

Ce n'étoit pas que la dame qui l'habitoit, entrât dans cet âge où les femmes un peu sensées, quand elles ne condamneroient pas la galanterie comme un vice, la regardent au moins comme un ridicule

ridicule. Elle étoit jeune & belle, & l'on ne pouvoit pas dire qu'elle n'aimoit la vertu que parce qu'elle n'étoit point faite pour l'amour. A son air simple & modeste, au soin qu'elle prenoit de faire de bonnes actions & de les cacher, à la paix qui sembloit regner dans son cœur, on devoit croire qu'elle étoit née ce qu'elle paroissoit. Sage sans contrainte & sans vanité, elle ne se faisoit ni une peine, ni un mérite de suivre ses devoirs. Jamais je ne la vis un moment, ni triste, ni grondeuse; sa vertu étoit douce & paisible; elle ne s'en faisoit pas un droit de tourmenter, ni de mépriser les autres, & elle étoit sur cet article beaucoup plus réservée que ne le sont ces femmes qui ayant tout à se reprocher, ne trouvent cependant personne exempt de reproche. Son esprit étoit naturellement gai, & elle ne cherchoit pas à en diminuer l'enjouement. Elle ne croyoit pas sans doute, comme beaucoup d'autres, qu'on n'est jamais plus respectable que lorsqu'on est fort ennuyeux. Elle ne méditoit point & n'en sçavoit pas moins amuser. Persuadée qu'elle avoit autant de foibleesses que les autres, elle sçavoit pardonner à celles qu'elle leur décou-

vroit. Rien ne lui paroïssoit vicieux ou criminel que ce qui l'est effectivement. Elle ne se défendoit pas les choses permises, pour ne se permettre, comme Fatmé, que celles qui sont défendues. Sa maison étoit sans faste, mais tenue noblement. Tous les honnêtes gens d'Aggra se faisoient honneur d'y être admis, tous vouloient connoître une femme d'un aussi rare caractère, tous la respectoient, & malgré ma perversité naturelle, je me vis enfin forcé de penser comme eux.

J'étois, lorsque j'entrai chez cette dame, si rempli encore de la fausseté de Fatmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle ne fit les mêmes choses, & je confondis au premier coup-d'œil, la femme vertueuse avec l'hypocrite. Jamais je ne voyois entrer un esclave, ou un bramane, sans croire qu'on me mettroit de la conversation, & je fus longtemps étonné d'y être toujours compté pour rien.

L'oisiveté à laquelle on me condamnoit dans cette maison, m'ennuya enfin, & persuadé que ce seroit en vain que j'attendrois qu'on m'y donnât matière à observations, je quittai le Sopha de cette dame, charmé d'être convain-

cu par moi-même qu'il y avoit des femmes vertueuses, mais desirant assez peu d'en retrouver de pareilles.

Mon ame, pour varier les spectacles que son état actuel pouvoit lui procurer, ne voulut pas, en quittant ce palais, rentrer dans un autre, & s'abattit dans une vilaine maison obscure, petite, & telle que je doutai d'abord s'il y auroit de quoi m'y donner retraite. Je pénétrai dans une chambre triste, meublée au dessous du médiocre, & dans laquelle pourtant je fus assez heureux pour rencontrer un Sopha, qui, terni, délabré, témoignoît assez qu'étoit à ses dépens qu'on avoit acquis les autres meubles qui l'accompagnoient. Ce fut, avant que je scusse chez qui j'étois, la première idée qui me vint, & quand je l'appris, je ne changeai pas d'opinion.

Cette chambre en effet servoit de retraite à une fille assez jolie, & qui, par sa naissance & par elle-même, étant ce qu'on appelle mauvaise compagnie, voyoit cependant quelquefois les gens qui, dit-on, composent la bonne. C'étoit une jeune danseuse qui venoit d'être reçue parmi celles de l'empereur, & dont la fortune & la réputation,



tion n'étoient pas encore faites, quoiqu'elle connût particulièrement presque tous les jeunes seigneurs d'Agra, qu'elle les comblât de ses bontés, & qu'ils l'assurassent de leur protection. Je doute même, quelque chose qu'ils lui promissent; que sans un intendant des domaines de l'empereur qui prit du goût pour elle, sa fortune eût si-tôt changé de face.

Abdalathif, c'est le nom de cet intendant, par sa naissance & par son mérite personnel, ne faisoit pas une conquête brillante. Il étoit naturellement rustre & brutal, & depuis sa fortune, il avoit joint l'insolence à ses autres défauts. Ce n'étoit pas qu'il ne voulut être poli; mais persuadé qu'un homme comme lui, honore quelqu'un quand il lui marque des égards, il avoit pris cette politesse froide & sèche des gens d'un certain rang, qu'en eux on veut bien appeller dignité, mais qui dans Abdalathif étoit le comble de la sottise & de l'impertinence. Né dans l'obscurité la plus profonde, non-seulement il l'avoit oublié, mais même, il n'y avoit rien qu'il ne fit pour se donner une origine illustre; il couronnoit ses travers en jouant perpétuellement le

seigneur; vain & insolent, sa familiarité outrageoit autant que sa hauteur; ignoble & sans goût dans sa magnificence, elle n'étoit en lui qu'un ridicule de plus. Avec peu d'esprit & moins encore d'éducation, il n'y avoit rien à quoi il ne crut se connoître, & dont il ne voulut décider. Tel qu'il étoit cependant, on le ménageoit, non qu'il pût nuire, mais il sçavoit obliger. Les plus grands d'Agra étoient assidument ses complaisans & ses flatteurs, & leurs femmes même étoient sur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il pouffoit à l'excès, ou de ne rien refuser à ses desirs. Quelque couru qu'il fut dans Agra, il étoit quelquefois bien aise de se délasser des trop grands empressements des femmes de qualité, & de chercher des plaisirs, qui, pour être moins brillans, n'en étoient pas moins vifs, & (selon ce qu'il avoit l'insolence de dire,) souvent guere plus dangereux.

Ce fut un soir en sortant de chez l'empereur, devant qui Amine avoit dansé, que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans son triste & obscur logement des regards orgueilleux & distraits, puis en daignant

à peine lever les yeux sur elle; vous n'êtes pas bien ici, lui dit-il, il faut vous en tirer. C'est autant pour moi que pour vous, que je veux que vous soyez plus convenablement logée. On se moqueroit de moi, si une fille de qui je me mêle, n'étoit pas d'une façon à se faire respecter. Après ces paroles, il s'affit sur moi, & la tirant sur lui brusquement, il prit avec elle toutes les libertés qu'il voulut; mais comme il avoit plus de libertinage que de desirs, elles ne furent pas excessives.

Amine que j'avois vu haute & capricieuse avec les seigneurs qui alloient chez elle, loin de prendre avec Abdalathif des airs familiers, le traitoit avec un extrême respect, & n'osoit même le regarder que quand il paroissoit desirer qu'elle le fit. Vous me plaisez assez, lui dit-il enfin, mais je veux qu'on soit sage. Point de jeunes gens; des mœurs, une conduite réglée: sans tout cela, nous ne serions pas longtemps bons amis. Adieu, petite, ajouta-t-il en se levant, demain vous entendrez parler de moi: vous n'êtes point meublée de façon qu'on puisse aujourd'hui souper avec vous, j'y vais pourvoir, bon jour.

En achevant ces mots, il sortit; Amine le reconduisit respectueusement, & revint sur moi, se livrer à toute la joie que lui caufoit sa bonne fortune, & compter avec sa mere les diamans & les autres richesses qu'elle attendoit le lendemain de la générosité d'Abdalathif.

Cette mere qui, quoique femme d'honneur, étoit la plus complaisante des meres, exhortoit sa fille à se conduire sagement dans le bonheur qu'il plaisoit à Brama de lui envoyer, & comparant l'état où elles étoient à celui dans lequel elles alloient se trouver, faisoit mille réflexions sur la providence des dieux qui n'abandonnent jamais ceux qui le méritent.

Elle fit après cela une longue énumération des seigneurs qui avoient été amis de sa fille. Combien peu leur amitié vous a-t-elle été utile! mon enfant, lui disoit elle; aussi, c'est bien votre faute. Je vous l'ai dit mille fois, vous êtes née trop douce: ou vous vous donnez par pure indolence, ce qui est un grand vice, ou ce qui ne vaut pas mieux, & vous a donné de grands ridicules, vous vous prenez de fantaisie. Je ne dis pas qu'on ne se satisfasse quelquefois,

à Dieu ne plaise ! mais il ne faut pas tellement se sacrifier à ses plaisirs, qu'on en néglige sa fortune ; il faut sur-tout éviter qu'on ne puisse dire qu'une fille comme vous, peut se livrer quelquefois à l'amour, & malheureusement vous avez donné là-dessus matière à bien des propos. Enfin, vous êtes encore bien jeune, & j'espère que cela ne vous fera pas grand tort. Rien ne perd tant les personnes de votre condition que ces étourderies que j'ai entendu nommer des complaisances gratuites. Quand on sçait qu'une fille est dans la malheureuse habitude de se donner quelquefois pour rien, tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix, ou du moins, à bon marché. Voyez Rozane, Atalis, Elizire, elles n'ont pas une foiblesse à se reprocher, aussi Bramà à béni leur conduite. Moins jolies que vous, voyez comme elles sont riches ! profitez bien de leur exemple, ce sont des filles bien raisonnables !

Hé oui ! ma mere, oui, répondit Amine, que cette exhortation impatientoit, j'y songerai ; mais me conseilleriez-vous pourtant de n'être qu'un monstre que j'ai actuellement ! cela est impossible, je vous en avertis.

Vraiment non, reprit la mere, à l'égard de son cœur, on n'en est pas la maîtresse ; je dis simplement qu'il faut que vous renonciez aux seigneurs de la cour, à moins que vous ne les voyiez *incognito*, & qu'ils n'aient pour vous de meilleures façons qu'ils n'en ont eues jusques ici. Si vous voulez je leur parlerai, moi. Vous avez Massoud que vous aimez, c'est un bon choix, il n'est connu de personne, il se prête à tout, vous le faites passer pour votre parent, on le prend pour cela, il n'y a rien à dire. Ce Monsieur qui vous veut du bien s'y trompera comme les autres, en vous conduisant avec prudence, il ne se doutera de rien, &.... Croyez-vous, ma mere, interrompit Amine, qu'il me donne des diamans ? Ah ! Oui, il m'en donnera. Ce n'est pas, ajoutoit elle, que j'ai de la vanité, mais quand on tient un certain rang, on est bien aisé d'être comme tout le monde. Là-dessus elle se mit à compter toutes les filles qui seroient désespérées, & des diamans & des belles robes qu'elle auroit. Idée qui la flattoit plus que la fortune même.

Le lendemain d'assez bonne heure, un char vint la prendre, & mon ame.

58 LE SOPHA,  
curieuse de voir l'usage qu'Amine feroit des conseils de sa mere, la suivit. On la conduisit dans une jolie maison toute meublée, qu'Abdalathif avoit dans une rue détournée. Je me plaçai en y arrivant, dans un Sopha superbe que l'on avoit mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vu personne dans une aussi sotte admiration que celle qu'Amine témoignoit pour tout ce qui s'y offroit à ses yeux. Après avoir examiné tout, elle vint se mettre à sa toilette. Les vases précieux dont elle la vit couverte, un écrin rempli de diamans, des esclaves bien vêtus, qui d'un air respectueux s'empressoient à la servir, des marchands & des ouvriers qui attendoient ses ordres, tout la transportoit & augmentoit son ivresse.

Quand elle en fut un peu revenue, elle songea au rôle qu'elle devoit jouer devant tant de spectateurs. Elle parla à ses esclaves avec hauteur, aux marchands & aux ouvriers avec impertinence, choisit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandoit fut prêt pour le lendemain au plus tard, se remit à sa toilette, y resta long tems, & en attendant les magnificences qui lui étoient destinées, se revêtit d'un dés-

CONTE MORAL. 59  
habillé superbe qui avoit été fait pour une princesse d'Agra, & qu'elle trouva à peine assez beau pour elle.

Elle passa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyoit, & à attendre Abdalathif. Vers le soir enfin, il parut. Hé bien, petite, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de tout ceci? Amine se précipita à ses pieds, & dans les termes les plus ignobles, le remercia de tout ce qu'il faisoit pour elle.

J'étois étonné, moi qui jusques alors avoit été en bonne compagnie, de tout ce qui frappoit mes oreilles. Ce n'étoit pas que je n'eusse jamais entendu des sottises, mais du moins elles étoient élégantes, & de ce ton noble avec lequel il semble presque qu'on n'en dit pas.

---

## CHAPITRE V.

*Meilleur à passer qu'à lire.*

AVANT que de s'engager dans une plus longue conversation, Abdalathif tira de sa poche une longue bourse pleine d'or, qu'il jeta sur une table d'un